

L'humour juif, un cliché culturel ?

Serge Goriely, UCL

L'autodérision

La première idée qui nous vient à l'esprit pour tenter de définir l'humour juif est « l'autodérision ». Elle n'est pas neuve, mais elle n'est pas si vieille non plus. Elle remonte à Freud qui a été le premier à identifier l'autocritique comme la principale qualité des blagues juives. Ainsi, dans *Le Mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, il aborde les blagues à caractère agressif, hostile, cynique (blagues qu'il appelle « tendancieuses ») et il a ce commentaire sur un certain type de mot d'esprit :

Une circonstance particulièrement favorable à l'esprit tendancieux est la satire de sa propre personne ou, pour s'exprimer d'une façon plus circonspecte, la satire d'une personnalité collective dont on fait soi-même partie, p. ex. sa propre nation. Cette condition de l'autocritique explique l'éclosion, sur le terrain de la vie populaire juive, d'une abondante moisson de mots d'esprit excellents [...]. Ce sont des histoires imaginées par des Juifs et dirigées contre des particularités de la race juive.¹

Et Freud conclut son paragraphe ainsi :

J'ignore, du reste, si aucun autre peuple s'est divertì de lui-même avec une égale complaisance.

L'ouvrage de Freud a paru en 1905. Depuis, l'idée que les Juifs sont très portés à rire d'eux-mêmes a fait du chemin. Elle est devenue la pierre angulaire de la plupart des conceptions sur l'humour juif. Les artistes n'ont pas manqué de participer à son succès. Songeons aux maladresses d'un Jerry Lewis, aux éternels désarrois d'un Woody Allen et plus récemment aux gaffes calamiteuses d'un Ben Stiller dans, à titre d'exemple, *Mary à tout prix* ou *Mon beau-père et moi*. On peut penser aussi à l'errance pitoyable des protagonistes du théâtre de George Tabori (*Mein Kampf*, *Weissman et Copperface*,...) ou de Hanoch Levin (*Kroum*, *l'Ectoplasme*, *Yaacobi et Leidental*,...). Ou encore à la dimension grotesque du héros chez Kafka (*La Métamorphose*, *L'Amérique*,...), Albert Cohen (*Mangeclous*, *Les Valeureux*,...) ou Philip Roth (*Portnoy et son complexe*). Enfin, nous sommes tous plus ou moins conscients

¹ Sigmund Freud, *Le Mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, Paris, Gallimard, 1969, p. 166.

du cortège des types humains que nous a livré le folklore juif : les *schlimazels*, les *schlemils*, les *schnorrers*, les *Luftmensh*¹... sans oublier bien sûr la fameuse mère juive.

Pour ce qui est de l'explication de cette propension à l'autodérision, à la suite de Freud, toutes sortes de théories psychanalytiques, mais aussi sociologiques ont été avancées. Le Juif souffrirait d'une tendance masochiste (Reik) ou chercherait à devancer le geste de l'agresseur hypothétique pour le narguer en lui disant en subsistance « Je sais mieux le faire que toi » (Grotjahn). Une autre idée est que le Juif nourrirait l'espoir de gagner l'amour de l'autre. Une autre encore qu'il chercherait à sublimer un sentiment de culpabilité inconscient (qui découlerait des crimes commis en pensée contre Dieu et la Loi). Selon les époques et les milieux, chacune de ces théories a connu sa fortune, quitte à créer ou nourrir des clichés culturels sur les Juifs. Actuellement, ce qu'il est commun de penser est que l'autodérision constitue une réponse par le rire aux malheurs imposés, sans pour autant les nier, et sans évidemment songer à les repousser. Comme un proverbe yiddish dit : « C'est un plaisir de raconter des ennuis passés ».

Toutefois, ce que l'on tend à oublier avec cette surenchère sur l'autodérision et en dépit des clichés culturels qui se sont formés à sa suite, c'est la dimension résolument métaphysique que l'on peut trouver dans certaines expressions d'humour juif. D'ailleurs, Freud n'en parle pas ou très peu². Ce qui est sans doute un manque, car à l'origine, chez les Juifs, l'humour était inséparable de la vie spirituelle et vraisemblablement, tel quel, cet aspect n'a-t-il pas complètement disparu aujourd'hui.

Critique de Dieu

La question du divin peut surgir de bien des façons dans l'humour juif. L'une d'elle s'impose, sans doute plus que les autres³, à l'étude : quand l'humoriste juif choisit de sortir de

¹ Dit sommairement, le *schlimazel* est un malchanceux de naissance, alors que le *schlemiel* est un malchanceux du fait de sa maladresse ou de sa bêtise. Quant au *schnorrer*, il désigne un profiteux ayant le dernier mot sur tout et le *Luftmensh* un parasite engagé aux occupations futiles, une sorte de rêveur incorrigible.

² S'il évoque des mots d'esprit en rapport avec Dieu, c'est pour les réduire à l'expression cynique. Il prend l'exemple fameux de la mort de Heine : « A son lit de mort, Heine aurait fait un mot nettement blasphématoire. Il aurait répondu au prêtre qui amicalement le recommandait à la grâce de Dieu et lui faisait espérer le pardon de ses péchés : "Bien sûr qu'il me pardonnera; C'EST SON MÉTIER." » Mais il l'interprète comme le jeu d'un athée : « Tout ce qu'il veut dire est ceci "Il me pardonnera certainement, car il n'est là que pour ça, je ne me le suis pas procuré pour autre chose". Chez ce moribond, qui gît sans force, une conscience demeure c'est qu'il a créé Dieu et l'a doué de puissance pour s'en servir » (Sigmund Freud, *op. cit.*, p. 171).

³ Une autre manière de l'aborder serait de se pencher sur certaines manifestations d'humour juif au regard de l'injonction talmudique qu'il est « interdit de se moquer de tout sauf de l'idolâtrie » (*Megullah*, 25b). Bien des réalisations témoignent en effet d'un jeu de dérision de l'humoriste à l'encontre des « faux dieux » : dans *To be*

son cadre personnel, de celui de sa communauté et même de l'espace des non-Juifs, à savoir lorsqu'il fait le pas d'intégrer Dieu dans le jeu même de l'autodérision.

Un premier exemple nous est fourni par le mot fameux de Woody Allen : « Non seulement Dieu n'existe pas, mais essayez d'avoir un plombier pendant le week-end ! »¹. Dans la même veine, d'autres aphorismes, également de Woody Allen, méritent d'être cités : « Si seulement Dieu voulait m'adresser un signe de son existence... S'il me déposait un bon paquet de fric dans une banque suisse, par exemple ! »² ou encore : « Je ne sais pas si Dieu existe. Mais s'il existe, j'espère qu'il a une bonne excuse ».

Bien sûr, du fait de la signature de Woody Allen, le réflexe est de penser à l'expression d'un malaise existentiel. Ce qui n'est pas totalement faux. Seulement il faut reconnaître que ce malaise est de nature transcendante. Ce n'est pas lui personnellement que Woody Allen met en cause, c'est Dieu. Il ne se fait aucun reproche : il fait par contre état de l'inexistence de Dieu, de son absence ou de ses erreurs (sous-entendu le piètre état du monde).

On pourrait argumenter que Woody Allen ne croit pas en Dieu. Est-ce si sûr ? Il ressortirait plutôt comme agnostique, mettant en avant son doute sur l'existence de Dieu. Mais le plus curieux est qu'en dépit de tout, il fasse si grand cas de Dieu, même absent, même inexistant. Sur ce plan, on peut suivre Judith Stora-Sandor, spécialiste de l'humour juif, quand elle décrit la spiritualité du Juif moderne (entendant par là le Juif tel qu'il apparaît vers la fin du XVIII^e siècle avec la *Haskala*³) :

Il subsiste un phénomène qui semble inconcevable pour un esprit rationaliste et que peut-être les Juifs eux-mêmes ne comprennent pas. Quand Dieu n'existe plus, Il continue à hanter l'imagination juive, fût-elle littéraire ou non. Sans aller jusqu'à un athéisme militant, le scepticisme s'installe chez le Juif moderne, sorti du ghetto et tenté par le monde extérieur.⁴

Et l'on peut se rappeler à cet effet combien la question du rapport avec Dieu est présente dans la filmographie de Woody Allen. Ainsi dans *Hannah et ses sœurs*, Mickey, le personnage qu'il interprète, va jusqu'à envisager l'idée, saugrenue entre toutes aux yeux de Juifs, de se convertir au catholicisme.

or not to be, Lubitsch s'en prend au nazisme, comme aujourd'hui, Sacha Baron Cohen s'attaque à l'Amérique de Bush avec *Borat* ou au monde de la mode avec la création du personnage de Brüno.

¹ Woody Allen, « Pour en finir une bonne fois pour toute avec la culture », in *Opus 1 et 2*, Paris, Solar, 1979, p. 313.

² *Ibid.*

³ La *Haskala* est le mouvement d'émancipation intellectuel parmi les Juifs de l'Est vers la fin du XVIII^e siècle. Ce serait l'équivalent des Lumières. Moïse Mendelssohn en a été le plus vif représentant.

⁴ Judith Stora-Sandor, *L'Humour juif dans la littérature. De Job à Woody Allen*, Paris, Puf, 1984, p. 61.

Le dialogue qui en résulte entre lui et le prêtre à qui il s'adresse se révèle des plus croustillants :

- Et bien, je dois croire en quelque chose sinon la vie n'a pas de sens.
- Oui, mais pourquoi la foi catholique ?
- Et bien, c'est une très belle religion, forte et très bien structurée (...)
- Mais pour l'instant vous ne croyez pas en Dieu ?
- Non, mais je veux croire. Je suis prêt à faire n'importe quoi. Je peux colorer des œufs de Pâques si ça aide! ¹

Familiarité avec Dieu

Les aphorismes de Woody Allen pourraient aussi être considérés comme les apitoiements d'un esprit libre et tourmenté, éloigné de la vie de foi de sa communauté, laquelle pourrait le cas échéant se sentir heurtée dans ses convictions. Ne peut-on pas y reconnaître un manque de respect flagrant pour l'autorité divine ? Comment Dieu, dans sa perfection, pourrait avoir commis des erreurs ? N'est-ce pas un sacrilège que de demander à Dieu de s'excuser auprès des hommes ?

Pour cette question, le judaïsme et l'histoire juive ont matière à surprendre.

Ainsi, le Talmud – lequel, on peut le rappeler, a une autorité spirituelle égale à celle de la Torah pour les Juifs – n'hésite pas à proposer des épisodes où l'homme a raison sur Dieu. Dans le traité *Baba Metzia* 59b, une discussion entre rabbins a lieu sur la priorité de la Halakha – la loi juive – sur Dieu. Une Voix céleste se manifeste. Dieu veut donc entrer dans le débat, mais son opinion n'est pas retenue. Il est écarté du débat au motif que La Loi l'emporte sur la Voix céleste.

Or, le plus curieux à ce moment-là est la réaction de Dieu, rapportée par le prophète Elie : « Il riait et disait 'mes fils m'ont vaincu ! Mes fils m'ont vaincu!' »². Comme quoi, le judaïsme permet de concevoir un Dieu capable non seulement de reconnaître sa défaite devant les hommes mais aussi d'en rire !

Un autre exemple est celui des invectives dirigées contre Dieu dans le but de dénoncer la contradiction qui existe entre le sort malheureux que subissent les Juifs depuis le début de leur histoire et leur élection divine. Tel ce rabbin hassid³ du nom de Levi-Yitzhak de Berditchev qui a l'audace de crier ainsi à Dieu :

¹ *Hannah et ses sœurs (Hannah and her sisters)*, USA, 1986. (Nous traduisons.)

² *The Babylonian Talmud*, cité par Judith Stora-Sandor, *op. cit.*, p. 58.

³ Le judaïsme hassidique ou hassidisme est un mouvement religieux juif fondé au XVIII^e siècle en Europe de l'Est, à l'initiative d'un *tzadik* (un saint), Baal-Chem-Tov.

« Depuis que Tu as conclu l'alliance avec ton peuple. Tu t'acharnes à vouloir la rompre en l'éprouvant : pourquoi ? Rappelle-toi : au Sinaï, Tu te promenais avec ta Torah comme un marchand qui n'arrive pas à se débarrasser de ses pommes pourries. Tes commandements, Tu les proposais à toutes les nations qui, elles, se détournaient avec dédain. Israël seul se déclara prêt à les accepter, à t'accepter. Où est sa récompense ? »¹

Dans cette logique, les Juifs, toujours dans le cadre d'une relation vivante, voire passionnée avec un Dieu qui leur est familier, peuvent aller encore plus loin : jusqu'à lui intenter un procès. Un récit hassidique rapporte qu'en un temps d'oppression où l'Empereur menaçait d'augmenter la peine subie par les Juifs, un homme « qui s'adonnait à l'étude avec autant de piété que de zèle »² demanda au tribunal de sa communauté de se réunir pour examiner sa plainte :

Je suis en litige avec Dieu [...] De quel droit sommes-nous ainsi persécutés et asservis dans ce pays ? Dieu affirme pourtant dans la sainte Thora : C'est moi dont les enfants d'Israël sont les serviteurs . » Aussi, quels que soient les pays dans lesquels il nous a dispersés, il Lui appartient néanmoins de nous garantir partout et de nous assurer la liberté qui nous permette de LE servir.³

Le tribunal fit sortir le plaignant pour délibérer. Il n'était pas possible d'écarter Dieu (« puisque la terre est pleine de [S]a Gloire et que, sans [S]a Présence, nul ne subsisterait un seul instant ») mais les juges le prévinrent qu'ils ne feraient pas acception de personne. L'histoire dit que la plainte fut jugée recevable... et qu'au même moment l'Empereur décida de ne pas mettre sa menace à exécution.

Moins légendaire et surtout plus tragique est le témoignage d'Elie Wiesel qui a assisté à un tel événement alors qu'il était à Auschwitz :

Au Royaume de la nuit, j'avais assisté à un procès bien étrange. Trois rabbins érudits et pieux avaient décidé un soir d'hiver de juger Dieu du massacre de ses enfants. Je me souviens : j'étais là et j'avais envie de pleurer. Seulement là-bas personne ne pleurait.¹

La vision de ce geste l'a marqué au point qu'elle a inspiré à Elie Wiesel une pièce de théâtre : *Le Procès de Shamgorod*, qu'il fait se dérouler non dans un camp de concentration, mais dans un village perdu d'Europe Centrale, en 1649, au lendemain d'un pogrom.

Remarquons que, dans tous les cas cités, l'initiative de littéralement juger Dieu procède de Juifs exemplaires : de hassids légendaires, d'hommes de foi irréprochables, de rabbins pieux ou d'un écrivain dévoué à sa communauté. C'est dire que l'idée du procès est pris avec le plus grand sérieux, sans le soupçon d'un sourire et dans un esprit de stricte fidélité à l'Alliance. La chose peut paraître paradoxale, mais le procès de Dieu – tout comme

¹ Elie Wiesel, *Célébration hassidique*, Paris, Seuil, 1972, p. 118.

² Martin Buber, *Les Récits hassidiques*. Tome 1, Paris, Editions du Rocher, 1978, p. 353.

³ *Ibid.*, p. 353-354.

son interpellation ou sa mise à l'écart dans les exemples précédents – ne s'accompagne aucunement d'un manque de respect ou de dévotion.

Naissance de l'humour

Comme nous l'avons vu plus haut, à la fin du XVIII^e siècle le mur érigé entre la communauté juive et le monde commence à s'effriter. C'est l'œuvre de la Haskala. Dès lors, il en faudra peu aux habitants des *shtetls* pour songer à une autre manière que celle des Juifs inspirés, qu'on dira peut-être plus populaire, plus proche du réel, pour manifester leur désarroi devant l'injustice et la misère de leur condition. C'est ainsi que naît ce qu'on appelle aujourd'hui l'humour juif.

Signe de ce changement, l'abondante littérature yiddish profane qui, forte de l'accès à la modernité, s'est développée dans la deuxième moitié du XIX^e siècle et fera grand recours à l'humour. Ainsi, Sholem Aleikhem, le plus fameux des auteurs yiddish, dans son roman *Tevye le laitier* dont a été tiré le musical², puis le film *Un Violon sur le toit*³. C'est le récit de ce brave Juif, attaché à sa communauté et aux traditions mais très pauvre, qui doit marier ses sept filles, lesquelles bien entendu ne contracteront pas toujours une union selon ses goûts.

Voici ce que Tevye est capable de dire dans ses prières : « *Oh Dieu tout puissant et miséricordieux, grand et bon, tendre et juste en tout*, comment se fait-il qu'à certains tu donnes tout et à d'autres rien ? »⁴. Ou encore : « *Tu portes la vie avec une tendresse aimante – et parfois aussi avec très peu de nourriture* »⁵ et aussi : « *Avec l'aide de Dieu,...* je meurs de faim, trois fois par jour, sans compter le dîner.»¹

On aura remarqué que toutes les répliques que je viens de citer sont bâties sur la même structure : une parole de prière face à une réalité personnelle. Thèse/Antithèse. Un élément tranche avec l'autre. A la solennité des louanges – *Avec l'aide de Dieu, ô Dieu tout puissant et miséricordieux* – s'oppose la simplicité et la dureté du quotidien : « Je meurs de faim ».

Notons que le judaïsme est familier à la dialectique de l'antithèse. On retrouve l'illustration cocasse de cette tradition dans *Le Chat du rabbin*, quand Joann Sfar fait dire à son protagoniste (ici le rabbin au chat) : « Le logos, c'est thèse, antithèse, synthèse. Alors que

¹ Elie Wiesel, *Le Procès de Shamgorod*, Paris, Seuil, 1979, p. 8.

² *Un Violon sur le toit* (*A Fiddler on the Roof*) est un musical produit à Broadway en 1964.

³ *Un Violon sur le toit* (*A Fiddler on the Roof*), mise en scène de Norman Jewison, USA, 1971.

⁴ Sholom Aleichem, « Tevye wins a Fortune », in *Selected Stories of Sholom Aleichem*, New York, The Modern Library, 1956, p. 57. (Nous traduisons.) Les phrases en italique correspondent à des paroles rituelles.

⁵ *Ibid.*, p. 48. (Nous traduisons).

le judaïsme, c'est thèse, antithèse, antithèse, antithèse, »². De même, l'idée de rupture et de passage de l'abstrait au concret est une caractéristique essentielle du raisonnement talmudique. Même si ce principe peut faire plonger dans des méandres de pensée difficilement compréhensibles pour le non-initié³ ou ouvrir sur des questions en apparence tout à fait oiseuses. Du genre : Peut-on manger un œuf pondu le jour du shabbat ? Ou bien : si une personne a deux têtes, sur laquelle doit-elle placer les phylactères ?⁴

Donc, le même procédé que celui du raisonnement talmudique est ici utilisé, mais avec un ajout de taille : le scepticisme, fruit de la modernité et condition de l'ironie. Le procédé de l'antithèse est maintenu mais la grande différence est qu'il n'est plus pris avec sérieux. Tevye fait semblant de croire à son propre argument, et ce faisant, il fait surgir le doute chez le lecteur. C'est ainsi qu'avec ce dernier, il partage une ambiguïté ironique sur la situation qu'il décrit⁵, laquelle est fondatrice de cette forme d'humour.

Ailleurs, la même technique se retrouve. Comme dans les dictons yiddish : « Seigneur, tu nous as choisis entre les peuples – Pourquoi fallait-il que tu tombes justement sur les Juifs ? »¹ ou « Ce que Dieu fait est le meilleur – probablement. ». Et, en fin de compte, c'est de toute évidence celle que l'on peut identifier trois quarts de siècle plus tard, dans les aphorismes de Woody Allen précités : à l'hypothèse hautement intellectuelle sur l'existence ou la non-existence de Dieu (« Non seulement n'existe pas », « Si Dieu existe »,...) répond de manière inattendue, car hors contexte, une affirmation très pratique sur la disponibilité des plombiers le week-end ou l'ouverture d'un compte en banque. Comme Tevye, Woody Allen fait mine de croire à son argumentation pseudo-talmudique. Comme lui, il entraîne en réalité son public dans un jeu ironique.

S'il a en commun avec le héros de Sholom Aleikhem de ne pas réussir à comprendre le monde, il diffère de lui sur le plan de la foi. Celle-ci reste inébranlable chez Tevye. Question de personnalité peut-être, mais d'époque surtout. L'univers du laitier – le *shtetl* - est peuplé avant tout de croyants, qui même s'ils sont plus ou moins en contact avec la

¹ *Ibid.*, p. 50.

² Joann Sfar, *Le Chat du rabbin. I. La Bar-Mitzvah*, Paris, Dargaud, 2007, p. 27.

³ Cf. Levinas, *Lectures talmudiques*

⁴ Les phylactères sont les petites capsules contenant les textes requis de l'Écriture que le Juif se fixe au bras gauche et au front en signe de l'Alliance avec Dieu. Pour une introduction à ces questions étranges, on peut lire Hershey H. Friedman, « Talmudic Humor and the Establishment of Legal Principles: Strange Questions, Impossible Scenarios and Legalistic Brainteasers », in *Thalia: Studies in Literary Humor*, Vol. 21 (1), 2004. Disponible sur internet à l'adresse :

<http://academic.brooklyn.cuny.edu/economic/friedman/HUMOROUSCASESTALMUD.htm> (consulté le 7 mai 2009).

⁵ Pour un approfondissement de cette idée, on lira avec beaucoup d'intérêt le passage consacré au « Triomphe de l'échec » dans l'ouvrage de Judith Stora-Sandor, *op. cit.*, p. 39-43.

modernité, ne remettent pas l'existence de Dieu en question. En revanche, celui de Woody Allen est en gros celui que nous connaissons, c'est-à-dire celui de l'après-Shoah, de la fin des idéologies, un temps où comme il le dit lui-même : « Dieu est mort, Marx est mort et moi-même je ne me sens pas très bien ».

Une autre différence entre les deux situations porte sur la nature du reproche fait à Dieu : Tevye, comme le Rebbe Levi-Yitzhak de Berditchev, comme les rabbins de Wiesel, interpelle Dieu sur sa condition de Juif, par rapport à cette fameuse contradiction qu'il perçoit dans le plan divin. Sa critique ne dépasse pas le cadre de leur judéité. Par contre, Woody Allen ne se positionne pas explicitement comme Juif. Ses critiques se rapportent à une réalité susceptible de toucher le monde dans son ensemble. Il n'est pas stipulé que les plombiers inatteignables le week-end sont Juifs ou ont une clientèle exclusivement juive et les excuses attendues ne sont pas à adresser seulement aux Juifs. En ce sens, les aphorismes de Woody Allen sont plus directement universels que les répliques de Tevye. La question sous-jacente n'est plus « comment être juif ? » mais « comment être homme ? »

L'optimisme tragique

A ce propos, on pourra noter qu'aucune des deux attitudes – ni celle de Tevye ni celle de Woody Allen - n'interdit l'espoir. Judith Stora-Sandor parle avec raison de « l'optimisme tragique »² qui caractériserait l'humour juif. C'est assez clair pour Tevye, puisqu'il garde foi en Dieu, malgré sa pauvreté (et les malheurs causés par ses filles), mais cela transparaît également chez Woody Allen. Après tout, malgré l'abandon du monde par Dieu, les hommes ne se sont-ils pas organisés entre eux ? Mal peut-être, avec des insuffisances, mais ils se sont organisés. Preuve en étant les plombiers, mais aussi la banque.

Une blague juive pourra aider à comprendre cette lecture :

C'est la blague du Juif qui a beaucoup de problèmes et qui dit souvent qu'il a l'intention de se présenter aux prochaines élections contre Dieu. Il ajoute même qu'il peut le battre facilement. Quand on lui demande son programme, l'homme répond : « Un programme ? Qui a besoin d'un programme ? Je me présenterai contre ses résultats ! »³

¹ Cité par Judith Stora-Sandor, *op.cit.*, p. 46. En italique, la prière de Salomon (*1 Rois* 8, 53).

² Cf. Judith Stora-Sandor, *op. cit.*, p. 42.

³ Rapportée par Hershey H. Friedman, « He Who Sits in Heaven Shall Laugh: Divine Humor in Talmudic Literature », in *Thalia: Studies in Literary Humor*, Vol. 17, Mars 1998, p. 37.

Que nous suggère la blague ? Ambiguïté ironique oblige, on peut penser simultanément sur deux niveaux. Premier niveau : le Juif de la blague est un pauvre type en proie à un délire de grandeur. A moins que ce soit une sorte de *schnorrer*, parlant dans le vide et prêt à embobiner son monde avec des rêves impossibles à réaliser. Second niveau : le monde délaissé par Dieu est dans un état pitoyable, mais les hommes, dont les capacités restent extrêmement limitées (le Juif « a beaucoup de problèmes »), peuvent malgré tout réussir à l'améliorer. Ce ne sera jamais aussi mauvais qu'avant. L'idée a une grande portée : en théologie, elle soulève la question de l'homme co-auteur et co-responsable de la création.

Ainsi, après tout ce parcours depuis les aphorismes de Woody Allen jusqu'à cette dernière blague, en passant par les récits talmudiques et les raisonnements talmudiques, nous nous sommes fortement éloignés de la conception du Juif se moquant de lui-même et encore plus des clichés culturels liés à une supposée aspiration au masochisme ou à la paranoïa. L'idée d'autodérision subsiste. Mais l'intégration de Dieu dans le processus - ce fameux jeu ironique – a permis de remonter à l'origine de cet humour et d'en révéler la dimension spirituelle.

Au final, une vision du monde ambiguë se dégage. Ambigu comme peuvent l'être ces illusions d'optique où deux images se superposent sans que le regard réussisse à se fixer. Que nous disent en fin de compte les aphorismes de Woody Allen, les répliques de Tevey ou la blague citée ? Que nous ne valons rien dans un monde insensé ou que le monde offert par Dieu n'attend que nous pour être construit ? Et bien, les deux, mais sans que nous puissions nous décider sur l'une ou sur l'autre. Nous ne pouvons qu'en rire.

Etrangement, l'idée que la vérité soit dans la coexistence des deux réponses possibles peut se retrouver également dans une vision religieuse du monde. Tel l'affirme en tous cas, un rabbin, le rav Simha Bounam de Pjzha, dans un très court récit hassidique, quand il conseille ses disciples :

A ses disciples le rav disait : « Chacun de vous aura deux poches, où il puisse au moment du besoin puiser à sa convenance. Dans la poche droite vous tiendrez la parole : « C'est pour l'amour de moi que le monde a été créé » ; et dans la poche gauche : « Moi qui suis poudre et cendre ».¹

En ce sens, pourquoi au lieu de la traditionnelle opposition entre la religion et l'humour, ne verrions-nous pas plutôt une complémentarité ? Le rabbin et l'humoriste ne cherchent-ils pas tous deux à être fidèle à l'Alliance ? Et si leurs moyens se distinguent, n'est-

¹ Martin Buber, *Les Récits hassidiques*. Tome 2, Paris, Editions du Rocher, 1978, p. 226.

ce pas simplement dû au fait que dans un cas la priorité est donnée à l'au-delà et dans l'autre à l'ici-bas ? Ainsi, tout comme à l'autorité de Dieu répond la parole humaine, il s'avérerait qu'à la sagesse inspirée, correspondrait – pris dans sa dimension humoristique - le rire, qui paraît-il est si propre à l'homme.